



Je dédis ce texte à Aminata qui m'a appris la grâce dans le dénuement. Merci beaucoup à toi.

Yennenga !

Les années tendres de mon enfance se sont égrenées à l'ombre d'un vieux baobab prénommé Yacouba. Comme cet arbre mythique de notre terre, mon grand-père était un géant, droit comme un I, sa tête broussailleuse chatouillait les nuages. Il n'élevait jamais la voix, ne montrait aucune impatience et son regard lumineux, qui voyait tout, pétillait de vie. Il parlait peu, d'une voix chaude et posée, avec des mots bienveillants qui captaient l'attention de son interlocuteur. Dans le village il était aimé, respecté et on recherchait son opinion. C'était aussi un conteur merveilleux. Si les habitants du village devaient attendre une occasion pour avoir le plaisir de l'écouter, j'avais moi le privilège de l'écouter chaque jour. Nous aimions tous les deux nous lever très tôt pour profiter de la fraîcheur de l'aube. Nous nous asseyions côte à côte, près du vieux figuier tout tordu. Face au levant, à l'abri sous la voûte nocturne perlée d'étoiles, il nourrissait mon âme. Il me racontait Tiébélé et ses chefs. Au fil de nos ancêtres et de nos traditions, il m'ancrait un peu plus chaque jour à ce pays Burkinabé qu'il aimait tant. Je l'écoutais attentive, posant parfois une question. Quand le soleil incendiait l'horizon et nous montrait du doigt, d'un accord tacite nous nous taisions. Je posais souvent ma tête sur son épaule et les yeux perdus au loin, j'écoutais battre le cœur de la terre. L'école n'interrompit pas notre rituel, mais elle m'apprit le monde. Au soleil flamboyant, je me surprénais, de plus en plus souvent, à imaginer ce que cachait l'horizon, jusqu'au jour où je me fis la promesse d'enjamber cette ligne séparant la terre et le ciel.

Mon père était un être falot qui mâchonnait en silence sa rancœur. Craignant mon grand-père, il n'osait reprocher ouvertement à ma mère de n'avoir engendré que des filles. Ma mère, Asséta, était le cœur de notre foyer, gaie, rayonnante de vie et d'énergie, elle s'activait du lever au coucher. Les corvées d'eau, de bois, le travail des champs, les repas, elle ne rechignait devant rien et trouvait toujours le temps de veiller sur tous. Dans notre communauté, elle était reconnue pour son talent de peintre. Comme toutes les femmes de notre village, elle avait appris la décoration murale qui se transmettait de mère en fille, mais sa technique assurée et ses motifs traditionnels élaborés lui attiraient l'admiration de tous. J'aimais ma mère tendrement et je l'aidais de mon mieux mais à la différence de mes sœurs qui s'étaient glissées sans heurts dans leur rôle de fille, je m'étais rebellée contre la place réservée aux femmes dans notre société. Ma mère, connaissait mon cœur. Fière de mes résultats scolaires, elle soutenait inconditionnellement mes rêves et m'appelait affectueusement sa princesse Yennenga. Comme Asséta, je comprenais naturellement l'harmonie des formes et des couleurs et c'est avec passion qu'elle guida mes pas. Les heures passées à ses côtés, à peindre, font partie des plus belles de ma vie, notre complicité se passait souvent de mots et notre partage suffisait à notre bonheur.

La chance m'a souri et l'excellence de mes résultats scolaires pava la route de mon exil. Partagée entre la douleur de quitter les êtres que j'aimais le plus et l'ivresse de l'aventure, j'ouvrais une nouvelle page de ma vie. La face cachée de l'horizon m'apporta son lot de joies, de succès, de souffrances et de désillusions. Sur les chemins de ma vie je me suis perdue et je n'appartiens plus à aucun monde.

Après dix années passées à New-York, me voici à nouveau assise près du vieux figuier tordu. Mon grand-père n'est plus et je n'ai pu lui dire adieu, alors la tête dans les étoiles, je lui raconte l'autre côté de l'horizon et quand le soleil flamboyant pointe sur moi son doigt accusateur, je me tais. Le regard embué de larmes, je me souviens. Tournant le dos à l'horizon, je lève mon visage vers le baobab le plus haut et murmure un message d'amour à l'oreille du vent. Ma mère s'avance vers moi, un petit mammifère traverse devant elle sans se presser, son pas s'est ralenti et ses forces s'amenuisent. D'un geste tendre elle essuie mes larmes : Ne pleure pas Yennenga, tu es une Kasséna, écoute le cœur de notre terre, il bat pour toi.

Mon regard s'arrête sur un groupe de femmes, parmi elles, ma plus jeune sœur est en train de peindre les murs de sa maison. Aujourd'hui, elle se marie.

Je regarde ma mère et lui souris, je suis enfin chez moi.

Valérie B.